



Un livre culte :

Le suicide Français

4 – Suicide ou Sursaut ?

par Danièle Masson

Éric Zemmour brosse un tableau extrêmement sombre de la France, où toutes les forces, inconsciemment ou non, se conjuguent pour aboutir à ce suicide français. A-t-il repris la pensée de Toynbee, selon lequel les civilisations ne meurent pas assassinées, mais se suicident ? Son livre est-il une pavane pour une France défunte ou un vigoureux diagnostic qui incite à la reconquête ? Incite-il – comme le voulait Gramsci – à allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté ?

L'accumulation de désastres influence forcément la volonté et la mine, et Zemmour ne laisse pas d'échappatoire : « L'idéologie de la mondialisation, antiraciste et multiculturaliste, sera au XXI^e siècle ce que le nationalisme fut au XIX^e siècle et le totalitarisme au XX^{ème}, un progressisme messianique fauteur de guerres ; on aura transféré la guerre entre nations à la guerre à l'intérieur des nations. Ce sera l'alliance du « doux commerce » et de la guerre civile ». (1)

Zemmour nous promet donc un champ de ruines. Mais il n'a pas le culte romantique des ruines : elles sont belles, à condition de ne pas y vivre. La décadence n'est pas pour

lui ce qu'elle était pour Cioran : « toute fin d'époque est le paradis de l'esprit, lequel ne retrouve son jeu et ses caprices qu'au milieu d'un organisme en pleine dissolution ». Zemmour est un combattant. Et la possibilité du combat se mesure à son allégresse de plume qui pimente un sombre bilan. Il n'est pas un combattant politique. En mai 2014, Nicolas Dupont-Aignan avait vainement sollicité sa candidature pour les élections européennes. Il ne veut pas être élu mais inspirateur, plus incisif et plus profond que les élus parce que plus libre, et leur passant en quelque sorte le témoin. Son combat s'inscrit, on l'a vu, dans la lignée de Gramsci, combat culturel qui précède et conditionne le combat politique.

Une clé de lecture privilégiée de son livre, c'est la dévastation anthropologique que fut la mort du père. Mais il est significatif qu'il place en exergue de sa dernière partie un verset d'Ezéchiel : « les pères ont mangé des raisins trop verts, les dents des enfants ont été agacées ». (2) La suite du texte qu'il invoque contredit son titre et la conception traditionnelle selon laquelle l'individu est solidaire du groupe, famille, tribu, plus tard nation, dans la responsabilité comme dans

la rétribution ; plus trivialement, les parents boivent, les enfants trinquent.

Noé est sauvé avec les siens ; Abraham entraîne tout son clan ; dix justes à Sodome auraient sauvé toute la ville du châtement. Il apparaît normal que le sort des enfants réponde à la conduite des parents. Mais Ezéchiel met l'accent sur la responsabilité personnelle : ce ne sont pas les parents qui comptent devant Yahvé, mais les dispositions actuelles du cœur. Or, s'il y eut chez les jeunes marcheurs des « Manifs pour tous » et les jeunes « veilleurs » des fils de bonne famille, il y eut aussi des enfants de la génération de mai 1968, lésés de leur héritage, et qui le revendiquaient, et qui se révoltaient contre leurs pères qui avaient mangé des raisins trop verts.

Zemmour est attentif à ces nouvelles générations. Il observe avec sympathie ces rébellions qu'il appelle jacqueries et qu'il voudrait voir converties en mouvement cohérent d'une France qui s'aime à nouveau. Il guette les bouderies du public, ses engouements intempestifs, ses suffrages politiquement incorrects, comme un signe dans le peuple français d'un retour au réel, d'une réappropriation de son histoire, du rejet des « élites » qui prétendent confisquer la parole du peuple et lui dicter conduite et pensée. Il se réjouit que le public se précipite aux expositions des impressionnistes et boude l'art contemporain ; qu'il fasse un triomphe aux films qui célèbrent la France d'hier que l'on croyait morte : celle de l'enracinement pour *Bienvenue chez les Ch'tis*, celle de l'assimilation pour *Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu ?*

Le suicide n'est donc pas le dernier mot. Et d'ailleurs, se dit-il dans ses interviews, ce

n'est pas vraiment un suicide, mais « un assassinat qui a les apparences d'un suicide parce que le peuple entier a été fasciné par le discours des assassins ». Personne n'est indemne, tout le monde, et lui-même, ont été séduits, mais il faut se déprendre de cette fascination. Et cette déprise est largement commencée. Lors d'une conférence au Chesnay, Jean-Marie le Méné lui disait : « Vous avez théorisé ce qu'on pensait confusément. La lucidité a progressé : la réalité saute au visage. Les discours lénifiants sont de moins en moins audibles » Zemmour est sensible à l'enthousiasme qu'il soulève lors de ses conférences qui ressemblent à des meetings. Son livre catalyse un mouvement d'opinion qui cherchait son expression. « Les gens se sont approprié mon livre », dit-il. Et d'ajouter : « je suis complètement schizophrène : ma raison me dit que c'est foutu. Mais au fond de moi-même je songe qu'il est possible de sauver notre art de vivre ».

On lui reproche de ne pas proposer de remède : « Le patient se moque du diagnostic, ce qu'il veut, c'est être guéri ». Mais il rétorque que les solutions sont évidentes quand le diagnostic a été posé et accepté. Il faut s'entendre sur le diagnostic : « j'espère que ce livre permettra une prise de conscience générale et que beaucoup de gens voudront amorcer un sursaut ». Lire le livre de Zemmour est déjà un acte de résistance. Même si, comme il le dit lui-même, c'est bien tard.

Danièle Masson

1 - *Le suicide français*. p. 527.

2 - *ibidem*, p. 365.